Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 12

Artikel: Georges Simenon, ou la nécessité d'écrire
Autor: Arsenijevic, Drago
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828821

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Georges Simenon, ou la nécessité d'écrire

Simenon, comme Maigret...

Avec ce reportage, nous inaugurons une nouvelle série consacrée aux personnalités aujourd'hui disparues, qui ont choisi de vivre en Suisse. Le journaliste Drago Arsenijevic, auteur de cette galerie de portraits, raconte Georges Simenon...

«La maison de Georges Simenon? Vous traversez le petit pont, vous suivez la route qui monte, c'est tout droit. Vous verrez devant vous une grande maison, comme un hôpital, ce sera là!»

L'employé du garage n'avait esquissé le moindre sourire moqueur. Tout Epalinges comparait la maison de Simenon à un hôpital ou à une clinique. Sa blancheur, sa masse imposante, son style dorique, c'est incontestable, ne pouvaient qu'impressionner le visiteur. Simenon ne s'offusquait pas des remarques, parfois désobligeantes («un grand bunker immaculé»). Il avait voulu une maison pleine de lumière. «J'aime les couleurs, disait-il, mais il n'y a que le blanc pour créer une luminosité aussi extraordinaire».

Devant la maison, une réplique de la statue de Maigret qui a été érigée à Delfzijl, au nord de la Hollande, à l'endroit où l'auteur écrivit les trois premières aventures d'un commissaire dont la gloire allait devenir universelle.

En ce printemps de 1967 où paraissaient, aux Editions Rencontre, ses œuvres complètes en 48 volumes, Georges Simenon, qui avait l'habitude de recevoir les journalistes, m'apparut comme un sujet docile. Il se racontait... comme un livre. Et se mettait en scène comme un réalisateur de cinéma. Je le vois encore me conduisant sans hâte, la pipe entre les dents, pour faire le tour de ses différents bureaux.

Une boule en or

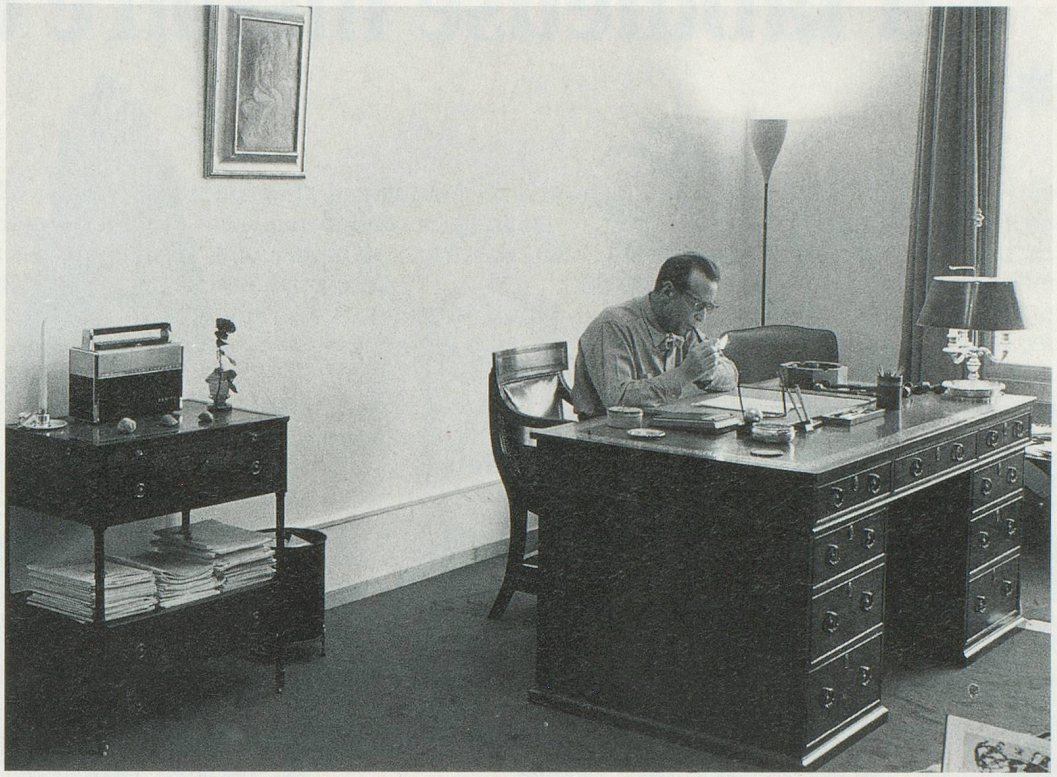
Voici le premier. Ici l'auteur médite. Pas n'importe comment. En faisant tourner sur son buvard une boule en or de 250 grammes. «Ma femme l'avait fait faire par Cartier, car elle sait que j'adore tripoter un objet quand je pense à quelque chose de difficile. En 1928, en Turquie, on m'avait offert un chapelet d'ambre. Je l'égrénais chaque fois que je réfléchissais à un passage compliqué d'un roman. Un jour, la soie se cassa et les grains s'éparpillèrent partout dans la pièce. Je les avais ramassés et mis dans un tiroir, d'où ils ne ressortirent jamais. Maintenant, j'ai ma boule...» Une douzaine de crayons parfaitement taillés. Ici l'auteur écrivait à la main.

Deuxième bureau. Ses pipes, célèbres comme celles de Maigret, étaient alignées dans un immense râtelier accroché au mur. Devant l'auteur, les portraits de son père et de sa femme. Ici Simenon tapait directement ses textes à la machine. «Si le sujet se prête à des réactions ou ce que j'appelle des vagues longues, j'écris à la main; si, au contraire, l'histoire réclame des vagues courtes, j'emploie la machine. Il ne s'agit évidemment pas de taper un texte rédigé à la main, mais bien de rendre économique un langage littéraire...»

«Il est beaucoup plus facile d'écrire à la manière littéraire, le mot littéraire étant pris dans son sens péjoratif. Il est en revanche beaucoup plus difficile d'employer un langage direct, qui n'est pas le langage parlé car il est impossible d'écrire comme on parle. A la main, on écrit de belles phrases, on rajoute des adjectifs. A la machine, on débarrasse le texte des fioritures, on rend le langage économique. Chaque mot est pesé, aucun ne vient inutilement... Malheureusement, au collège on apprend aux enfants la belle manière littéraire d'écrire. Puis, ceux qui veulent devenir des écrivains doivent désapprendre ce qu'on leur a appris à l'école!» Simenon me montrait alors un manuscrit écrit à la main. Il n'y avait pas une seule rature. Un autre, tapé à la machine, était souvent corrigé. En effet, lorsqu'il le relisait, Simenon le dépouillait une nouvelle fois de tout ce qui lui semblait superflu. S'il rajoutait un mot, c'était pour en supprimer deux.

Homme d'affaires

Nous passions au troisième bureau. Ici l'écrivain devenait l'homme d'affaires. Deux secrétaires à plein temps prenaient son courrier, dont les trois quarts étaient rédigés en anglais. Qu'il écrive ou non un



Georges Simenon, dans son antre d'Epalinges

Photos Yves Debraine

roman, Simenon se levait à 6 heures du matin. A 8 h 30, il avait déjà répondu à tout son courrier du jour.

Son activité créatrice obéissait, elle aussi, à un programme très strict. Simenon écrivait, en effet, quatre romans par an en moyenne. Le premier, au début de l'année, était un ouvrage léger, enlevé, dans le genre du «Train de Venise». Son second roman était un peu plus lourd, «Le confessionnal» par exemple. Après les vacances, bien reposé Simenon écrivait le livre qui lui demandait le plus d'effort. «C'est mon championnat du monde des poids lourds», disait-il. Je lutte au corps à corps avec un sujet difficile, comme «Le chat». Après cette empoignade, qui l'épuisait complètement, Simenon, en guise de détente, écrivait un Maigret.

La manière de procéder de Simenon était assez extraordinaire. Il divisait la gestation de son roman en deux étapes. D'abord, pendant une semaine, il composait son roman dans sa tête, en se promenant longuement. Puis, il s'enfermait pendant huit jours, condamnant non seulement la porte (sa femme et ses enfants ne l'ont jamais vu travailler), mais aussi la fenêtre de son bureau. Pendant les huit jours dont il avait besoin pour terminer son livre, Simenon vivait à la lumière artificielle. Ce n'était pas pour se croire en pleine nuit, mais pour ne pas être distrait par la vie extérieure.

«D'ailleurs, je ne pourrais pas travailler la nuit puisque j'ai une tension normale. Tous les écrivains qui se mettent à écrire le soir venu ont une tension artérielle au-dessus de la normale. Les médecins que j'ai interrogés me l'ont confirmé: les sous-tendus ont besoin de toute une journée pour se mettre en train, c'est seulement le soir qu'ils sont en pleine possession de leurs moyens. Je me mets à mon établi (c'est ainsi que Simenon appelait son bureau) à 6 heures du matin et à 10 heures du soir je me brosse les dents en écoutant les nouvelles à la radio et je me couche aussitôt car je tombe de sommeil.»

Dans le couloir reliant son bureau-courrier et son bureau-travail, une petite bibliothèque. Pour ne pas subir l'influence d'autres auteurs, Simenon ne lisait jamais de roman. Il préférait les Mémoires, les ouvrages de médecine, de psychologie, de psychiatrie, ainsi que les histoires d'animaux. Il appréciait la peinture, mais préférait ne pas trop montrer ses tableaux ou du moins demandait à son interlocuteur de ne pas trop en parler (à l'époque, déjà, les cambrioleurs ne se privaient pas de visiter les demeures des célébrités). Les murs de la bibliothèque étaient ornés, eux, de trois portraits de Simenon faits entre 1955 et 1957 par Vlaminck, Buffet et Cocteau.

Ce que dit Jung

Ecrire, écrire, et encore écrire, c'était toute la vie de Georges Simenon. Même lorsqu'il décidera de ne plus écrire, il finira par dicter son dernier livre à un enregistreur. Pourquoi ce besoin d'écrire? A l'époque de notre rencontre, Simenon n'avait qu'à tendre la main pour trouver la bonne explication. Sur son bureau, un livre dont il venait de commencer la lecture: l'autobiographie de Carl Jung. Simenon se mettait à feuilleter les premières pages et son visage s'illuminait lorsqu'il découvrait le passage qu'il cherchait.

«Ecoutez ce que dit Jung!»: «C'est par nécessité que j'écris. Si je m'en abstiens un seul jour, des malaises physiques surviennent. Dès que je travaille, ils disparaissent et je deviens lucide.» (Sourire malicieux). «J'ai recopié ce passage et je l'ai envoyé à mon médecin à Lausanne avec un petit mot: Suis-je condamné à écrire un chapitre par jour, 365 jours par an?»

Il n'était pas difficile de deviner la réponse du médecin. Chaque fois que Geoges Simenon l'appelait pour se plaindre de quelque chose qui n'allait pas, il lui posait toujours la même question: «Quand commencez-vous un roman?»

Drago Arsenijevic